

NOVALIS

Lettre bimestrielle n°45 – juin-juillet 2013

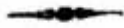
Documents biographiques
Documents littéraires et témoignages



Novalis (1772-1801)

DOCUMENT BIOGRAPHIQUE

En 1831, dans la *Nouvelle Revue germanique*, Xavier Marmier publiait la traduction de la *Notice* de Tieck, parue en introduction aux *Œuvres* de Novalis, en précisant : « Cette notice est surtout nécessaire aux étrangers, car sans elle la plupart des ouvrages de cet auteur seraient une énigme pour eux. » Elle a été souvent critiquée, comme se trouvant à l'origine de la *légende* de Novalis. Elle n'en conserve pas moins tout son intérêt, ne serait-ce justement que pour cette raison. Quoi qu'on en pense, la *légende* de Novalis reste inséparable de la vie et de l'œuvre du poète romantique allemand.



L'Allemagne pouvait se promettre de lui des choses extraordinaires, car son génie avait devancé tous ses contemporains. Mais ses écrits, bien qu'ils ne se composent que de fragments, ont déjà porté leurs fruits, car ses idées nobles et profondes ont rempli d'enthousiasme la génération qui l'a suivi, et les étincelles de son esprit original ont éclairé ceux qui sont venus après lui. La taille de Novalis était grande et svelte, et son port noble. Ses cheveux brun-clair lui tombaient en boucles sur les épaules, cette manière de porter les cheveux étant alors assez commune ; ses yeux bruns étaient clairs et brillants, et la couleur de son visage, surtout celle de son front spirituel, était comme transparente. Il avait les mains et les pieds un peu trop grands. Sa physionomie toujours riante était l'expression de la bienveillance qui lui gagnait les cœurs. Novalis ne se distinguait dans la société ni par un air d'importance, ni par une mise recherchée. Mais l'œil exercé, qui ne juge pas les hommes par ces apparences frivoles trouvait en lui tous les caractères de la véritable beauté. Par son profil et par l'expression de sa physionomie il ressemblait beaucoup à l'évangéliste Saint-Jean, tel au moins qu'Albert Durer, dans ses beaux tableaux qui se trouvent à Augsbourg et à Munich, nous l'a représenté. Ses gestes étaient nobles, sa conversation vive, sa voix sonore ; je ne l'ai jamais vu fatigué, alors même que nous continuions la conversation jusque bien avant dans la nuit. Il interrompait ordinairement la discussion par égard pour les autres interlocuteurs, et ne se couchait qu'après avoir encore lu quelque-temps. Il ne connaissait point l'ennui ; dans les sociétés les plus communes il savait toujours découvrir une personne en état de lui communiquer des connaissances utiles qui lui manquaient encore. Sa franchise et son amabilité en société le faisaient aimer de tout le monde. Il possédait tellement l'art de la société que les gens les plus médiocres ne se sont jamais doutés de la distance qui les séparait de

lui. Quoiqu'il se plût quelquefois à déployer en société les profondeurs de son âme, et à parler avec enthousiasme des régions du monde inconnu, il restait cependant enjoué comme un enfant, et enchantait tout le monde par la franchise et la sérénité d'âme qui perçait à travers sa plaisanterie. Sans vanité, sans pédanterie, sans affectation ni hypocrisie, c'était l'homme franc et vrai par excellence. Son étude favorite depuis plusieurs années avant sa mort était la philosophie, et les sciences physiques. En philosophie il étudiait surtout Spinoza et Fichte. Il chercha cependant plus tard à se frayer une route nouvelle, et à concilier la croyance religieuse avec la philosophie. C'est sous ce rapport qu'il s'appliqua beaucoup à l'étude des ouvrages que nous ont laissés les néoplatoniciens et les mystiques. Ses connaissances en mathématiques et en mécanique, mais surtout dans l'art du mineur, étaient peu communes, tandis que les beaux-arts ne l'avaient intéressé que faiblement. Il aimait beaucoup la musique, quoiqu'il n'y eût que des connaissances peu étendues ; la peinture et la sculpture n'avaient qu'un attrait médiocre pour lui. Cependant il avait sur tous ces arts des idées extrêmement originales, qu'on pourrait appeler des pressentiments sublimes. C'est ainsi que je me rappelle encore une dispute que j'eus avec lui sur la peinture des paysages ; je ne pouvais comprendre sa manière de voir et cependant les idées qu'il me développait alors sont les mêmes que celles auxquelles le célèbre paysagiste, Frédéric¹, de Dresde, a donné de la réalité par son imagination riche et poétique. Il avait aussi, à dire vrai, lu peu de poètes, et ne s'était jamais occupé de la critique proprement dite ou des systèmes poétiques en vogue alors. Goethe était le seul poète qu'il eût étudié, il aimait surtout son Wilhelm Meister, quoique le jugement qu'il en a porté dans ses Fragments dût faire croire tout le contraire. Selon lui, l'essence de la poésie consiste dans l'enthousiasme et dans l'âme (*Gemüth*). On peut expliquer par là pourquoi tant de chefs-d'œuvre de poésie lui sont restés inconnus ; mais cette circonstance éloigne aussi de lui tout reproche qu'on pourrait lui faire, d'avoir été imitateur ou de s'être laissé conduire par l'autorité d'autrui. C'est aussi ce qui explique pourquoi il aimait et estimait beaucoup d'ouvrages que les connaisseurs ne trouvent que médiocres ; il y trouvait, quoique sous de faibles couleurs, ce qui était pour lui l'essence de la poésie. Les récits merveilleux, qui ont eu tant de succès parmi nous, sous le nom de contes (*Mährchen*), s'approchaient le plus, par leur bizarrerie, de ses idées fondamentales sur la poésie: Il leur trouvait un sens profond, qu'il cherchait à exprimer dans ses poésies avec beaucoup de variété.

¹ [Le peintre Caspar David Friedrich.]

Chose étrange, il était parvenu à regarder comme miraculeuses les choses les plus ordinaires qui se passaient autour de lui, tandis que tout ce qu'il y avait d'extraordinaire, de surnaturel, lui paraissait naturel et ordinaire. C'est ainsi que la vie qu'il menait lui paraissait un conte merveilleux, et que ces régions inconnues, que la plupart des hommes représentent comme une chose douteuse et impossible à comprendre, étaient comme son séjour habituel et chéri. Il trouva ainsi, sans imiter les autres, une nouvelle route. Par sa manière de considérer l'amour, par sa foi en celle qui lui était en même temps *maîtresse, sagesse, religion*, et parce qu'un seul et grand moment de sa vie, une douleur profonde, une perte devint l'essence de sa vie intérieure, de sa poésie, il ne ressemble parmi tous les modernes qu'au seul Dante. Il lui ressemble en outre sous beaucoup de rapports, mais surtout par son style. Sa poésie, comme celle de ce poète sublime, est mystique, difficile à comprendre, et bien différente de celle de ces imitateurs ineptes, qui croient pouvoir se servir du mysticisme comme d'un habit, qu'on peut ôter et reprendre à volonté. Son roman de Henri d'Ofterdingen est, sans qu'il en ait eu toujours la conscience, la peinture fidèle de ce qui se passait dans son intérieur et celle des événements de sa vie. C'est ainsi qu'il fait dire à son Henri dans un fragment qu'il nous a laissé du second volume : « L'âme (notre intérieur) et la destinée, deux expressions qui signifient la même chose. » Il n'est donc pas étonnant si sa vie même nous paraît merveilleuse, surtout quand nous apprenons encore que de sa nombreuse famille il ne reste plus que deux frères, et que sa noble mère pleure dans la solitude la perte de ce qu'elle avait de plus cher au monde, et supporte sa douleur avec une résignation que la religion seule peut donner. »

Ludwig Tieck

DOCUMENTS LITTÉRAIRES ET TÉMOIGNAGES

Le jeune Novalis, connu en France par l'éloquente plume de M. de Montalembert appartenait à une famille noble qui habitait Weissenfels, petite ville près de Iéna. Il était intimement lié avec les frères Schlegel et avec Tieck. Les premiers travaux littéraires de Novalis se trouvent dans l'*Athenaeum*, journal littéraire rédigé par les frères Schlegel. Les articles de Novalis se distinguent autant par l'esprit que par la sensibilité et par l'innocence d'un jeune cœur chrétien. Parmi ses essais poétiques,

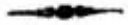
des hymnes sacrés, respirant toute la ferveur et toute la tendresse d'une âme catholique, occupent la première place. Le monde est mort pour lui, il ne connaît rien que cet amour qui s'est sacrifié pour son salut. « Ah ! s'écrie-t-il, dans un moment de transport, que la grande mer se change dans le sang et que les montagnes se convertissent dans la chair délicieuse de Jésus-Christ, pour nourrir et pour abreuver mon âme altérée ! »

Il s'adresse, avec toute la confiance d'un enfant, à cette tendre mère dont l'amour pour les hommes ne se ralentit jamais. Ce langage autrefois si familier aux oreilles catholiques d'Allemagne, était devenu étranger au protestantisme. Nos classiques n'en comprenaient rien, et n'y faisaient pas grande attention : c'étaient pour eux des rêveries puérides. Ils étaient occupés à recueillir des variantes pour les hymnes d'Homère, et Ilgen, savant philologue à Iéna, publia alors une nouvelle édition des hymnes homériques, dont les variantes constituaient la partie principale.

Mais le désir intime de Novalis fut bientôt exaucé : le ver rongea déjà cette jeune fleur. Il avait commencé un grand roman poétique et religieux, nommé Henri d'Ofterdingen, d'après le célèbre troubadour du moyen âge, le vainqueur aux luttes poétiques de la Wartbourg, lorsque la mort l'enleva avant même qu'il n'eût goûté les consolations de l'Église. Deux de ses frères, morts à présent tous les deux, embrassèrent plus tard la foi catholique.²

LES SOURCES DE LA PENSÉE DE NOVALIS

Par Henri Lichtenberger



Hardenberg a exactement connu et suivi de près le mouvement scientifique. Et l'on peut affirmer sans hésitation aucune que, de par ses études et sa formation intellectuelle, il est bien plutôt un homme de science et un naturaliste qu'un philosophe.

Il possédait, d'abord, des connaissances mathématiques assez étendues, acquises soit peut-être déjà à Leipzig, où il a pu entendre, pendant ses années d'université, le maître le plus réputé de l'analyse

² N. Moeller, « Coup d'œil sur le mouvement religieux et intellectuel en Allemagne », *Revue de Bruxelles*, avril 1839.

mathématique, Hindenburg, soit plus tard à Tennstedt et surtout à l'académie de Freiberg. Le catalogue de sa bibliothèque, qui contient un grand nombre d'ouvrages de mathématiques, est un indice positif de l'intérêt qu'il portait à ces questions.

En physique et chimie aussi, ses études ont été poussées assez loin. Il aura sans doute commencé à Leipzig son apprentissage en suivant quelques cours de sciences élémentaires. Pendant son séjour à Tennstedt, vers 1795, il acquiert des notions plus précises de chimie : nous le voyons apprendre la technologie du sel sous la direction de Wiegleb, dont il mérite les louanges par sa rapide intelligence et son application. Il complète ensuite son instruction à Freiberg. Vers la même époque, il se lie d'amitié, à Iéna, avec le physicien Ritter, sans que nous puissions d'ailleurs savoir avec certitude s'il a fait sa connaissance après la lecture de son premier travail scientifique ou si la connaissance personnelle a précédé la lecture. Il est, dans ces conditions, assez difficile de mesurer au juste l'influence réciproque qu'ont exercée l'un sur l'autre les deux amis et de faire le départ entre les idées que Novalis a empruntées à Ritter et celles qu'il a pu lui communiquer. Mais il est certain qu'ils ont été intimement liés peut-être déjà en 1791, en tous cas en 1798, et que, si cette amitié subit une éclipse en 1799 et 1800, elle se renoua pendant la dernière année de la vie de Novalis. Et l'on voit, sans qu'il soit besoin d'insister, de quelle importance a été, pour la formation scientifique de Hardenberg; la fréquentation assidue et familière du génial physicien.

Entre temps, Novalis s'assimile également des notions de médecine. Son intérêt pour ces questions s'éveille tout naturellement lors de la maladie de sa fiancée, au moment où Sophie est traitée à Iéna dans la clinique du docteur Starck. Vers ce moment (1796), ou peut-être seulement un peu plus tard (fin 1797), il est attiré par les théories du médecin écossais Brown, dont les idées avaient été discutées par Starck dans un ouvrage qui s'est retrouvé dans la bibliothèque de Novalis. Brown voyait dans l'excitabilité du système musculaire la propriété fondamentale de tous les êtres organisés et expliquait toutes les maladies par l'excès ou l'insuffisance de stimulation, c'est-à-dire par la *sthénie* ou l'*asthénie*. Novalis adopte cette théorie, qui joue dès lors un rôle important dans ses *Fragments*. Il ne borne d'ailleurs pas ses études à la lecture du seul Brown : le catalogue de sa bibliothèque indique qu'il a dû faire des lectures médicales assez nombreuses et que, dans cet ordre de connaissances aussi, il a cherché à se renseigner avec précision.

Mais c'est la géologie surtout qu'il étudie d'une manière particulièrement approfondie. Comme futur directeur de salines, il lui était, en effet, indispensable d'acquérir dans cette branche de la

science des connaissances théoriques et pratiques solides. Déjà le catalogue de sa bibliothèque, où figurent un très grand nombre d'ouvrages spéciaux sur la minéralogie ou sur l'industrie du sel, montre la conscience avec laquelle il s'est mis au courant des recherches concernant sa spécialité. C'est d'ailleurs surtout à l'Académie de Freiberg, où il séjourna de 1797 à 1799, qu'il s'est initié à la géologie. Il y suit, en effet, l'enseignement de Werner et se prend pour ce maître hors ligne d'un profond enthousiasme. Il ressent pour son caractère et sa personnalité une chaude sympathie ; il admire son merveilleux « coup d'œil divinatoire » et adopte avec ardeur ses théories neptunistes et jusqu'à ses erreurs mêmes, comme sa théorie anti-volcanique du basalte ou sa classification du diamant parmi les silex. Surtout il révère en lui un type supérieur de savant et d'ami de la nature. Il a tracé dans le *Disciple à Sais* le portrait du chercheur véritablement doué du « génie de la nature », qui ne violente pas la nature, qui ne la martyrise pas pour lui arracher ses secrets, mais qui sait déchiffrer avec patience et amour le sens profond de ses œuvres, qui la comprend non seulement par l'intelligence, mais aussi par le cœur, qui est en même temps observateur et artiste. C'est manifestement Werner qui lui a servi de modèle pour cette description.

En même temps que Novalis étudie les sciences positives, il se plonge avec ardeur dans les spéculations sur les sciences naturelles qui commencent à fleurir en Allemagne à ce moment. En 1797, il lit la *Philosophie de la Nature* de Schelling ; un peu plus tard, son *Âme du Monde* et ses *Idées*. Entre temps, il fait, au cours d'un voyage à Freiberg, la connaissance personnelle du philosophe à Leipzig. En 1798, il lit les œuvres de Baader, qu'il vante comme un esprit doué d'une rare puissance de synthèse et comme un authentique poète. La même année, il s'intéresse aussi aux théories de Hülsen, qu'il recommande à Schlegel comme collaborateur dans l'*Athenæum*. Il a donc exactement connu les théories de la philosophie de la Nature et elles ont fait impression sur lui. Schelling, en particulier, lui inspire la plus vive admiration : il constate la puissance de son intelligence et la précision de sa pensée ; il vante sa tendance universaliste, sa force de rayonnement, son instinct poétique, son aptitude à pressentir les vérités les plus hautes. Il n'est pas sûr toutefois que l'influence positive exercée par Schelling sur Hardenberg soit très considérable.

Ils se sont rencontrés à un moment où les grandes lignes de la philosophie de Novalis étaient déjà fixées. Et, s'il est aisé de noter entre leurs conceptions de nombreuses analogies, il est à peu près impossible de préciser dans un grand nombre de cas lequel des deux a eu le premier telle ou telle idée et l'a communiquée à l'autre,



ou si l'un et l'autre ne l'ont pas puisée dans le milieu ambiant. Ils se rencontrent, par exemple, dans un amour pareil pour la nature. Alors que le non-moi n'est aux yeux d'un intellectuel et d'un moraliste comme Fichte qu'une réalité de second ordre et n'offre d'intérêt pour lui que comme la condition nécessaire de l'activité morale du moi, Schelling et Novalis sont d'accord pour aimer la nature en elle-même et pour elle-même. Ils admettent l'un et l'autre l'identité de la Nature et de l'Esprit, qui sont les deux modes par lesquels l'Absolu se manifeste. Ils statuent l'un et l'autre un organisme universel et une âme du monde. Et Novalis souscrit de tout cœur à cette pensée

de Schelling que « la Nature doit être l'Esprit visible, l'Esprit la Nature invisible ». Mais il ne faudrait pas conclure de ces rapprochements que l'un des deux penseurs doit ces idées à l'autre. Ils ont pu y arriver chacun de son côté en utilisant les découvertes récentes des sciences naturelles et les écrits néoplatoniciens ou théosophiques anciens ou modernes, qu'ils connaissaient l'un comme l'autre.

Il apparaît bien au total que l'étude scientifique de la nature a été le grand intérêt de la vie de Novalis et le but principal de ses efforts. Nous reconnâtrons volontiers qu'il n'a guère été, en matière de science, qu'un dilettante, comme le lui reprochait Schelling. Mais nous devons constater aussi que, du moins, il a été mieux qu'un simple amateur superficiellement informé des résultats généraux des sciences ; que, dans une spécialité définie, la géologie et l'industrie du sel, il a reçu une instruction technique solide et complète, et que, dans un domaine étendu des sciences mathématiques et naturelles, il s'est mis au courant des discussions contemporaines soit par des lectures, soit par des conversations avec quelques-uns des savants les plus autorisés de son temps. Il a donc éprouvé personnellement les joies que procure le savoir positif ; il a subi la contagion de cette effervescence intellectuelle provoquée par les grandes découvertes scientifiques de la fin du siècle ; il s'est associé aux espérances exaltées que suscitaient, pour l'avenir, les progrès accomplis. Instruit des travaux contemporains qui établissaient des analogies insoupçonnées entre des séries de

phénomènes qui semblaient jadis spécifiquement distinctes, entre la combustion et la respiration, entre les vibrations lumineuses, calorifiques et électriques, entre les phénomènes électriques et chimiques, entre l'électricité et le magnétisme, etc., il a vu s'évanouir peu à peu l'antique dualisme, la vieille opposition entre l'organique et l'inorganique ; il a été saisi, lui aussi, de cet enthousiasme « unitaire » qui enflammait nombre de savants de son temps.

Ainsi nous le voyons reconnaître avec Ritter que, « entre la nature vivante et la nature soi-disant morte, il n'y a d'autre différence que celle-ci : dans la partie inorganique de notre planète, qui est en quelque sorte l'organisme à l'état cryptogame, se trouve emprisonné sous forme d'éternel bourgeon ce qui, dans le règne organique, sous l'action d'un soleil supérieur, s'épanouit en une floraison plus belle. La fleur et le bourgeon sont de la même substance et tous deux sont issus du même sol ». Il entrevoit avec Humboldt, Reil, Ritter, Goethe, l'unité grandiose de la nature, l'action universelle d'une loi unique. Il conçoit avec Goethe la possibilité d'expliquer la prodigieuse variété du monde organique par une évolution allant du simple au complexe, de montrer que toutes les espèces végétales et animales peuvent s'expliquer comme des variantes toujours plus différenciées d'un type primordial unique. Il s'enthousiasme pour l'hypothèse qui interprète l'univers comme un gigantesque organisme, comme un système de forces qui se conditionnent réciproquement, où chaque organisme individuel, chaque système particulier est en même temps aussi une partie de ce système supérieur parfait et organique : la nature. Nul doute que Novalis ne se soit associé de tout cœur à l'hymne lyrique que, au terme de son premier travail sur le galvanisme, Ritter entonnait en l'honneur de cet organisme universel, La nature, concluait le grand physicien, est l'idéal de tous les êtres organisés ; elle forme un tout complet, absolu, éternel. Les corps célestes sont ses globules sanguins, les voies lactées ses muscles et l'éther céleste le fluide qui parcourt ses nerfs. Dans cet organisme intégral se retrouvent toutes les activités dont le jeu s'observe dans les organismes particuliers. « Où y a-t-il un soleil, où y a-t-il un atome qui ne soit pas une partie, qui n'appartienne à ce Tout organique qui ne vit à aucune époque, mais qui comprend en lui toutes les époques ? Que devient donc alors la différence entre les parties de l'animal et de la plante, entre le métal, la pierre ? Ne sont-ils pas tous des parties du grand Animal-Univers, de la Nature ? »

[À suivre]

NOVALIS

DEVANT LA CRITIQUE

« Novalis devant la critique » est un opuscule d'Émile Spenlé, publié à Paris, en 1903. Il constitue la thèse complémentaire de son *Essai sur l'idéalisme allemand*. Il fait le point sur les cent premières années de la réception du poète romantique allemand en Allemagne et en France (1802-1903).



En même temps les jeunes polémistes empruntaient à la philosophie de Hegel sa charpente doctrinale et accentuaient encore le contraste déjà nettement dessiné par le maître, entre la pensée classique et la pensée romantique. A l'humanisme classique, selon eux, correspond dans les temps modernes le rationalisme philosophique : tous deux, humanisme et rationalisme, affirment les éléments positifs de liberté et de progrès dans l'histoire de l'humanité ; tous deux tendent à une réalisation concrète de l'Idée dans le monde. Au christianisme correspond le romantisme moderne. « Le christianisme renonce au principe de l'humanisme ; il transporte l'homme dans le ciel ou, ce qui revient au même, dans les abîmes insondables de la vie intérieure... Le christianisme n'est et ne veut être essentiellement que religion pure, c'est-à-dire une nostalgie, une aspiration infinie vers l'Idéal et la Vérité ; il ne se laisse réaliser ni comme art, ni comme philosophie, ni comme morale. Le christianisme en tant qu'il ne se laisse pas résoudre dans l'humanisme s'appelle *romantisme*. En ce sens on peut dire que le principe du classicisme c'est l'humanisme et que le principe romantique c'est le christianisme ».

A cet égard Novalis peut passer pour un des pères spirituels du romantisme. Sous une forme encore confuse et anarchique il en recèle tous les éléments essentiels ; il en a annoncé prophétiquement toutes les aspirations. « Novalis et, après lui, Schelling ont réagi, d'abord sans le savoir et ensuite très consciemment contre le principe libertaire de Fichte et ils sont les pères du romantisme... Tout ce dont Novalis portait en lui un pressentiment lyrique, ce que ses prophéties ont d'abord manifesté au grand jour et ce qu'il a exprimé sous forme de poésies, de

Marchen et d'aphorismes géniaux, Schelling s'est efforcé de l'élaborer en système ». – Chez Novalis apparaît déjà cette confusion continuelle du conscient et de l'inconscient, de la réflexion abstraite et du sentiment, de la philosophie et de la poésie, qui va se substituer peu à peu à la réflexion consciente, au « *Selbstbewusstsein* » de Fichte. Cette confusion constitue proprement le « *Gemüt* » romantique. Car, d'une part, le « *Gemüt* » romantique c'est bien ce qu'il y a d'inconscient, d'irrationnel, de trouble dans la conscience, c'est l'élément « nature » dans la pensée ; mais, d'autre part, cet élément « nature » n'apparaît plus sous sa forme spontanée et naïve ; le sentiment est déjà « réfléchi » et tout en échappant à la raison il veut cependant se révéler dans les formes de la raison ; il est devenu philosophe, raisonneur, abstracteur de quintessences. « Ce qu'il y a de nouveau chez Novalis, c'est qu'il substitue d'une manière absolue le monde obscur et merveilleux du *Gemüt* à la réflexion consciente de Fichte... On voit se dessiner chez lui simultanément les deux aspects, le mysticisme – cette volupté théorique – et la volupté – ce mysticisme mis en pratique – et rien n'est plus intéressant que de suivre à la trace chez lui et d'approfondir leurs mutuelles affinités ». Il ne suffit pas à Novalis de vivre et de jouir, il veut encore *se sentir* vivre et jouir et c'est à quoi lui sert la réflexion philosophique. « Novalis n'est pas un hypocrite, un froid et creux objectiviste, il se donne tout entier partout où il croit trouver la vérité. Sentir profondément, éperdument, voilà son principe et voilà pourquoi la philosophie même se transforme chez lui en émotion lyrique. Il veut se sentir lui-même et il ne s'en cache pas : cette jouissance de soi – *Selbstgenuss* – voilà son but ». C'est pour cela qu'il recherche de préférence les états anormaux, pathologiques même, où l'être se sent plus profondément lui-même. Ainsi faut-il interpréter les Hymnes à la Nuit : « Nous trouvons tout réuni ici : la nuit, les orgies du *Gemüt*, l'inexprimable, les abîmes de la volupté, la maladie, la jouissance voluptueuse de la maladie et finalement la mort qui apparaît comme une forme nouvelle de la nuit et des orgies au *Gemüt* ».

Et c'est cette apologie exclusive du *Gemüt*, de l'inconscient, de l'irrationnel, du sentiment, intensifiés par la pensée, par l'attention passionnée, par toutes les puissances nouvelles de réflexion qu'a mises au jour la culture moderne, qui constitue le ferment réactionnaire du romantisme. L'effort naturel a été comme dévoyé, le progrès normal de l'esprit a été faussé. « Toutes les conquêtes historiques de la liberté, dans le domaine de la philosophie et de l'art, vont être ouvertement attaquées. » L'apologie de la théocratie et du despotisme clérical voilà l'aboutissement fatal : qu'on relise

l'« *Europa* » de Novalis. L'esprit moderne, arrivé au faite de la culture « foule aux pieds l'instrument même de son affranchissement, il sacrifie toutes ses conquêtes spirituelles à une ombre illusoire du passé ». Il y a une sorte de logique immanente, qui fait que toute exagération dans un sens entraîne une réaction d'autant plus profonde dans le sens opposé. Aux orgies du « Gemüt », à la glorification passionnée de l'arbitraire individuel, à l'émancipation anarchique du cœur et de l'imagination succède l'apologie du despotisme, sous sa forme la plus redoutable, du despotisme moral et religieux. Voilà les symptômes qui annoncent au sein même du protestantisme un catholicisme d'un nouveau genre, un catholicisme larvé, d'autant plus dangereux qu'il est plus indéfinissable et qu'il s'assimile les éléments de la culture moderne. « J'appelle romantiques les écrivains qui, avec les ressources de la culture actuelle, entrent en guerre contre l'*Aufklärung* et la Révolution et qui rejettent ou combattent le principe autonome de l'humanisme, dans le domaine de la science, de l'art et de la morale ». C'est à peu près la même définition que proposait Noack, dans son étude sur Schelling : « Quiconque, après avoir été atteint par les premiers rayons d'une ère nouvelle, s'efforce de ranimer, avec les ressources de la culture moderne, les formes surannées et mortes, dans la littérature ou dans l'art, dans la religion ou dans la science, quiconque cherche à restaurer le passé au milieu d'une époque nouvelle, dans des conditions de vie entièrement changées, celui-là nous l'appelons un romantique. »

Cependant une lente transformation des partis et par suite de l'opinion publique se préparait en Allemagne, à la suite de la Révolution de 1818. L'avortement du Parlement de Francfort porta un coup sensible à la bourgeoisie et détermina un recul subit des idées libérales au profit des idées nationales, patriotiques et unitaires. Ce passé historique et romantique, que certains croyaient pouvoir rayer d'un trait de plume, se révélait encore singulièrement vivace et il apparaissait qu'il occuperait une grande place dans le développement futur de la nation, dans le rêve impérial de l'Allemagne unifiée. L'ancien libéralisme s'émietta ; tandis que quelques esprits avancés, parmi les radicaux démocrates, s'orientaient déjà vers le socialisme, la grande masse des libéraux bourgeois ou bien retombait dans un indifférentisme politique complet, ou bien renonçait à ses anciennes aspirations révolutionnaires au profit de l'œuvre plus opportune de l'unité nationale. Ce fut dans ce dernier parti « national-libéral » que se refondit après 1848 l'opinion publique en Allemagne.

LES NATIONAUX-LIBÉRAUX ET LA RENAISSANCE ROMANTIQUE

Dans son « Histoire de la poésie allemande », dont la première édition remonte à 1835, Gervinus distinguait trois phases successives dans la vie morale et intellectuelle de l'Allemagne : une première phase religieuse, – une seconde phase littéraire, – une troisième politique. Avec la période classique de Weimar, disait-il, l'histoire littéraire est close : les seules questions qui puissent désormais intéresser la vie publique en Allemagne sont d'ordre politique : la constitution de l'unité allemande et le triomphe des idées constitutionnelles libérales. Mais, libéral autant que patriote, Gervinus gardait la haine du romantisme, où il voyait une aberration dangereuse. Les auteurs de cette génération ont rêvé une restauration factice et purement poétique du Moyen-âge ; ils ont glorifié la théocratie religieuse et il importe de prémunir la nouvelle génération contre ces dangereuses chimères. Le romantisme s'est mis en contradiction avec les besoins profonds du pays : aussi s'écroule-t-il déjà dans son propre néant. L'exemple de Novalis est particulièrement instructif. Les amis du poète « élevaient leurs regards fervents vers lui comme vers l'annonciateur divin du romantisme ». Mais ce fut là une admiration factice, une sorte de mystification littéraire, par où on a essayé de surprendre l'opinion publique. La seule, originalité de cet auteur réside dans sa maladie. « Si on nous demandait ce que nous pensons de ce roman (*Henri d'Ofterdingen*) et de l'homme à qui la jeune école a prêté tant d'importance, nous répondrions sans détour que, né au sein d'une famille piétiste, préparé à la poésie par son éducation (?), lecteur assidu de Zinzendorf, de Lavater, des mystiques et des néo-platoniciens, et surtout consumé par une phtisie précoce, il semble avoir vécu dans un état de perpétuelle agitation, dans un sentiment d'isolement, et de tristesse, dont les expressions littéraires ne revêtent nullement à nos yeux ce caractère de profondeur qu'ont voulu y découvrir les amis du défunt ». On trouverait en lui, si on allait au fond des choses, une nature foncièrement prosaïque (sic), un habile rhapsode, doublé d'un mystificateur. « Déjà la plupart des contemporains ne savent plus qu'il y ait eu un Novalis, ni ce qu'il a été ».

Le jugement de Gervinus a fait école parmi un certain nombre d'historiens de la littérature de la même génération, chez qui les nouvelles aspirations nationales n'avaient pas encore transformé le vieux fonds de libéralisme doctrinaire. *Gottschall* ne fait pas grand cas des écrits de Novalis. Il n'en souligne que l'aspect maladif, les caractères négatifs. *Henri d'Ofterdingen*, dit-il, est une œuvre

manquée ; « l'auteur était incapable de créer une intrigue intéressante ou de développer un motif psychologique ». Le roman contient pêle-mêle toutes les doctrines métaphysiques du romantisme, – de même que la *Lucinde* de Schlegel en résume les aspirations morales. « Sur cette confusion de l'imagination capricieuse et de la poésie, de la beauté artistique objective et de l'organe individuel qui sert à la produire, sur cette vague identification de l'imagination universelle et de la faculté productrice chez le poète, reposent les dogmes esthétiques fondamentaux du romantisme ». Quant au fond moral c'est « un mélange d'aspiration séraphique et d'épicurisme terrestre ». – Plus dédaigneux encore est le jugement de Gœdeke, dont le Précis d'histoire littéraire paraissait à partir de 1857. « Ses écrits – dit-il à propos de Novalis – sont les rêveries d'un jeune malade, que l'école romantique a prises pour des paroles profondes, pour des oracles de sagesse, et les auteurs catholiques d'aujourd'hui (allusion sans doute à Eichendorff) se réclament toujours de ces bagatelles littéraires, écloses dans un cerveau malade, – comme si c'étaient paroles d'évangile. »

Cependant un effort de critique plus équitable apparaissait déjà chez certains historiens. L'ouvrage de Hillebrand (*Die Deutsche Nationallitteratur. Hamburg u. Gotha, 1846. III*) marque à cet égard un progrès sensible. L'auteur reconnaît que le romantisme s'est efforcé de populariser l'idéalisme artistique, préparé par la littérature classique, et qu'en se faisant ainsi le porte-parole d'une culture supérieure, il a sauvé la littérature du réalisme trivial et de la vulgarité morale. De plus les auteurs romantiques ont su éveiller la conscience populaire et nationale de l'Allemagne, sans perdre de vue la grande culture cosmopolite. Ils ont voulu opérer la synthèse de ces deux éléments, constituer une littérature à la fois « nationale » et « cosmopolite » et, par l'étude des caractères ethnographiques, préparer une véritable littérature universelle. Malheureusement l'étude sur Novalis n'apporte aucun élément original. Hillebrand continue à voir en lui un apôtre du catholicisme médiéval et au sujet de Henri d'Ofterdingen ne fait guère que répéter le jugement de Hegel. – Une monographie plus développée de Hettner sur l'École romantique, parue en 1850, a eu du moins le grand mérite de tracer clairement les devoirs de la nouvelle critique à l'égard du premier romantisme. « Il s'est établi chez nous une certaine définition courante du romantisme qui est due à ce fait que, dans notre développement religieux et politique, nous avons à lutter contre certaines tendances réactionnaires, issues d'abord et directement de l'école romantique. Cependant on a tort de confondre purement et simplement ces deux termes de romantique et de réactionnaire.

Jadis c'était l'usage de ne parler du romantisme qu'incidemment et en passant. On le considérait comme une plante parasite et méprisable, comme une mauvaise herbe poussée dans le parterre de la littérature, à côté de Schiller et de Goethe. A présent tout est changé. De jour en jour on voit s'accroître le nombre des publications sur cette matière. Mais ces publications alimentent la polémique du jour plutôt qu'elles n'enrichissent l'histoire littéraire. Elles sont écrites non pas d'un point de vue historique et objectif, mais avec des arrière-pensées tendancieuses. Les auteurs ne laissent pas cette école naître librement à son heure, ils ne la suivent pas, avec le regard calme de l'observateur, dans sa lente évolution ; ils nous présentent d'elle une image tendancieusement déformée par les préoccupations de l'heure présente. Avec un superbe mépris de la chronologie ils transportent cette image aux origines mêmes de l'école, sans se préoccuper de savoir s'il ne se rencontre pas là des conceptions et des intentions exactement contraires ».

Hettner lui-même s'efforçait de se conformer à ce programme. Mais en dépit de ses louables intentions, il s'appuyait sur une documentation insuffisante. Déjà Koberstein faisait sortir le romantisme des cercles littéraires de Berlin, particulièrement des salons juifs, et méconnaissait ainsi tous les éléments nationaux, populaires ou religieux qui s'y trouvaient intimement mêlés. Hettner de même ne voit dans le romantisme qu'une formule d'art, une « attitude » mondaine. « Pour l'activité proprement poétique de l'école, particulièrement pour les formes littéraires qu'elle a créées, cette influence (de la philosophie) est d'une importance secondaire ou même nulle. » La philosophie ne fut pour cette génération qu'un jeu d'esprit ; la religion se réduisit à une prédilection d'artiste, elle devint un passe-temps distingué pour sceptiques blasés. Sans doute il s'était préparé en Allemagne vers cette époque une renaissance religieuse, dont les écrits d'Hamann, de Jung Stilling, apportent des témoignages irrécusables. « Mais ces aspirations restaient isolées, en dehors des grands courants de la littérature. Le catholicisme mystique des romantiques n'entra avec elles en aucun rapport suivi. Il fut bien l'enfant de prédilection d'une génération sceptique ». Le romantisme doit donc s'expliquer uniquement par l'histoire littéraire, comme une exagération du classicisme qui l'a précédé. Classiques ou romantiques, « le mal dont ils souffrent tous, c'est qu'ils ne sont pas les porte-parole de leur époque, c'est qu'ils ne se sentent pas emportés et soutenus par elle, mais au contraire entrent avec elle en un conflit conscient. Ils ont tous eu commun le même faux idéalisme ». C'est ce faux idéalisme esthétique qui reçoit dans *Henri d'Osterdingen* son expression la plus parfaite. « Ici nous touchons le point culminant du romantisme. L'idéalisme exclusif ne

s'est plus jamais exprimé si radicalement et ne s'est si résolument substitué à la réalité. Le monde réel n'existe pas pour Novalis ; il ne vit que dans le monde merveilleux de ses rêves. Toutes les formes s'évanouissent. Les chants lyriques les plus doux s'entremêlent aux plus froides abstractions, jusqu'à ce que, – s'il faut en croire les esquisses de la seconde partie du roman – le tout finisse en une allégorie unique et confuse, comme en un gouffre sans fond ».

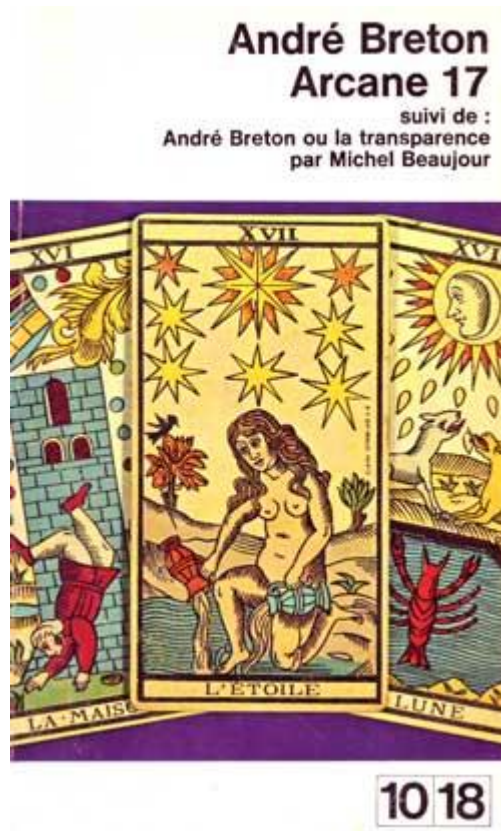
Ainsi par un long détour la critique de Hettner aboutissait à la même solution négative. Cependant, en dépit des condamnations portées par la critique savante, il était une partie de l'œuvre de Novalis qui continuait à vivre dans l'âme populaire allemande, parce qu'elle en exprimait quelques-unes des aspirations les plus intimes, – c'était son œuvre lyrique et plus particulièrement ses poésies religieuses. « Oui, ces poésies – écrivait en 1850 Karl Barthel – qui ne devaient être que les fragments d'un recueil de cantiques... ont inauguré dans l'hymnologie évangélique une époque nouvelle dont nous ressentons encore les effets. A une époque où l'hymne spirituelle avait été rabaissée jusqu'à n'exprimer plus que les lieux communs de la morale vulgaire et avait ainsi perdu tout contact avec la poésie, l'expression d'un sentiment, si profond, si aimant, si pénétré de nostalgie a découvert de nouveau la source des émotions chrétiennes profondes... Et s'il faut reconnaître que certains de ces cantiques sont trop subjectifs pour pouvoir être chantés dans les églises... il n'en reste pas moins qu'ils apportent la fleur la plus délicate de la poésie chrétienne... » – Les hymnes spirituelles devinrent et sont restées jusqu'à aujourd'hui auprès d'une grande partie du public allemand l'œuvre par excellence de Novalis. C'est d'elles que s'occupe principalement Julian Schmidt ; elles figurent dans presque toutes les anthologies et ont assuré le succès des éditions populaires des œuvres lyriques du poète, dont la première parut chez Reimer, à Berlin, en 1857 (*Gedichte von Novalis. – Berlin, 1857*). Ces hymnes constituent le fond populaire de l'œuvre de Novalis, le fond sur lequel se sont appuyés, à une époque plus récente, les essais de réhabilitation, entrepris d'un point de vue religieux.

[À suivre]

A handwritten signature in black ink, reading "Friedrich von Hardenberg." The script is cursive and elegant, with a long horizontal stroke at the end.

André Breton

Arcane 17



J'ai fermé les yeux pour rappeler de tous mes vœux la vraie nuit, la nuit débarrassée de son masque d'épouvantements, elle la suprême régulatrice et consolatrice, la grande nuit vierge des *Hymnes à la Nuit*. Il a fallu attendre que le trouble se dissipe à sa surface, lui laisser le temps de se reposer. Elle s'est maintenant établie à demeure dans le cadre qu'elle remplit à craquer de ses myriades de facettes. Elle est sans fond comme le diamant et seuls les amants qui auront réussi à s'isoler périlleusement pour se pencher sur elle d'une fenêtre jetée sur un parc pendant qu'au loin la fête fait rage parmi les roseaux de cristaux et les bulles de musiques sous les lanières des lustres, sauront quelles voûtes de miroir, quelle rose de lentilles de phare en une telle nuit font corbeille étincelante à leur ivresse, pourront témoigner que c'est dans une telle nuit et seulement en elle que les élans du cœur et des sens trouvent leur répons infini.

André Breton, *Arcane 17*, Paris, 1965.

NOVALIS 2008
Réception de Novalis en France

Volume 1

- Teodor de Wyzewa, « Le poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1^{er} novembre 1900.

Volume 2

- Comte de Montalembert, « Novalis », *Mélanges d'art et de littérature*, Paris, 1831.

Volume 3

- Henri Albert, « Novalis », *Mercure de France*, t. XVI, 1895.

Volume 4

- Eugène Lerminier, *Extrait d'au-delà du Rhin*, Bruxelles, 1835.

Volume 5

- « La Fleur bleue de Novalis », *Le Magasin pittoresque*, 1857.

Volume 6

- [Xavier Marmier], « Frédéric de Hardenberg, dit Novalis », *Nouvelle Revue Germanique*, 1831.

Volume 7

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Dictionnaire des Sciences philosophiques*, Hachette, 1849.

Volume 8

- Louis Lebrun, « Un Allemand d'il y a cent ans », *La Nouvelle Revue*, novembre-décembre 1886.

Volume 9

- [Xavier Marmier], « Henri d'Ofterdingen », *Nouvelle Revue Germanique*, 1832.

Volume 10

- Xavier Marmier, « Novalis (Frédéric de Hardenberg) », *Nouvelle Revue Germanique*, 1833.

Volume 11

- Saint René-Taillandier, « Novalis », *Académie des Sciences et des Lettres de Montpellier*, Mémoires de la Section des Lettres, 1847.

Volume 12

- Anonyme, *Œuvres de Novalis*, publiées par Louis Tieck et Frédéric Schlegel, *Journal des Débats*, 19 septembre 1831.

Volume 13

- Paul Morisse, « Hymnes à la Nuit », *La Nouvelle Revue*, tome V, 1908.

Volume 14

- Henri Delacroix, « Novalis. La formation de l'idéalisme magique », *Revue de Métaphysique et de Morale*, Paris, 1903.

Volume 15

- Oswald Hesnard, « Un romantique allemand. Novalis », *Revue de l'Anjou*, tome 49, Angers, 1904.

Volume 16

- Michel Nicolas, « Novalis », *La Gironde, Revue de Bordeaux*, 1836.

Volume 17

- Victor de Mars, « Novalis », *Revue de Paris*, 1841.

Volume 18

- Baron Ferdinand Eckstein, « Œuvres de Novalis », *Le Catholique*, 1828.

Volume 19

- Téodor de Wyzewa, « L'aventure amoureuse du poète Novalis », *Revue des Deux Mondes*, tome 4, 1911.

Volume 20

- Louis de Ronchaud, « A Novalis », *Les Heures*, Paris, 1844.

Volume 21

- Maurice Pujo, « Premiers essais sur la philosophie de Novalis », *Le Règne de la grâce*, Paris, 1894.

Volume 22

- Henri Albert, « Le Conte de Jacinthe et de Feuille-de-Rose », *L'Idée libre*, Bruxelles, 1893.

Volume 23

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis », *Revue germanique*, 1911.

Volume 24

- Georg Lukacs, « Novalis et la philosophie romantique de la vie », 1907.

Volume 25

- Henri Blaze de Bury, « Novalis », « Les écrivains modernes de l'Allemagne », Paris, 1868.

Volume 26

- Émile Spenlé, « Schiller et Novalis », *Revue Germanique*, 1905.



SOMMAIRE

Document biographique

- *Notice* de Tieck, traduite en français par Xavier Marmier (suite et fin), *Nouvelle Revue germanique*, 1831.

Documents littéraires et témoignages

- Henri Lichtenberger, « Les sources de la pensée de Novalis » (suite), *Revue germanique*, janvier-février 1910.
- Émile Spenlé, *Novalis devant la critique* (suite), Paris, 1903.
- André Breton, *Arcane 17*, extrait, Paris, 1965.

NOVALIS 2008

- Réception de Novalis en France : Nouveau catalogue 2008-12.



Cette *Lettre bimestrielle* est une publication du site *D'Orient et d'Occident*

<http://editionenligne.moncelon.fr>

Responsable : Jean Moncelon

Correspondance : jm@moncelon.fr

Tous droits réservés

2006-2013